

GENEVIÈVE
RIOUX

STANKE

MÊME
PAS
MORTE



**GENEVIÈVE
RIOUX**

**MÊME PAS
MORTE**

STANKÉ

Post-mortem



Qui meurt au moment de tuer ?

Son souffle est court, saccadé. Étendue au sol, elle parvient à peine à inspirer.

Bang ! Son pied frappe un pot de peinture. Elle est désorientée. Ses yeux s'ouvrent, elle voit le sang. Partout le sang, chaud le sang.

— Merde, je suis sur le palier de... l'escalier... Faut que je me calme. Je peux pas bouger si... je respire comme ça.

Elle se parle à voix basse d'un ton rêche. Elle détache les syllabes.

— Faut-que-je-me-cal-me.

Elle tente de remettre en ordre les souvenirs des derniers événements. Son retour du travail passé minuit, ton entrée brutale, alors qu'elle s'était assoupie dans son lit. Prise par surprise. Elle avait pourtant repéré les indices d'un passage : l'impression de tourner la clé dans le beurre à son arrivée, le store rabattu dans la salle de bain et les rideaux de la chambre fermés. Elle habite un trois et demie au deuxième étage d'un triplex. Elle a l'habitude de laisser les fenêtres

dégagées pour que ses plantes goûtent les rayons du soleil. Étonnant, donc. Les signes s'accompagnaient d'un mauvais pressentiment, d'une impression de déjà-vu. Elle s'était rassurée. *Pas possible, pas deux fois*. Et l'avait répété plus lentement, tel un mantra. *Pas possible, pas deux fois*.

Sortie au bar la veille, maganée. Elle était passée directement au lit, complètement nue. Puis s'était réveillée en entendant le craquement de son vieux plancher en bois. Elle s'était soulevée et accoudée sur son bras droit. Encore engourdie de sommeil. Elle t'a vu, toé, quelqu'un, n'importe qui, encagoulé et vêtu de noir. Tu t'es approché brusquement de son lit et tu t'es penché sur elle.

— Tu cries pas, tu fermes ta gueule. Tu fais ce que je te dis.

— Ostie, je le savais. T'es qui ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Tourne-toi sur le ventre !

Des ordres chuchotés sur un ton sec et acerbe. Elle a répliqué :

— T'es qui ? T'es Nicholas ?

— On se fout de qui je suis. Tourne-toi sur le ventre !

— Non, décâlisse !

Tu lui as montré l'arme serrée dans ta main droite.

— Fais ce que je te dis. J'ai un couteau.

Elle peinait à voir l'arme. C'était si sombre et tu portais des gants foncés. Elle n'y croyait pas, de toute façon. Dans sa tête, tu voulais lui foutre la chienne. Non, elle ne pouvait pas imaginer la violence qui se

préparait, encore moins ton acharnement. Elle t'a même invité au dialogue, tentant de comprendre ; elle était arrogante. Ça ne se passait pas comme tu le voulais, apparemment.

C'est à ce moment-là que tu as *tilté*. Ta rage a giclé, sans bon sens. BANG, BANG, BANG. Tu l'as frappée au visage et à la tête. Avec le poing, celui qui tenait le couteau et tranchait sa peau. Une fois, deux fois, sept fois. BANG, BANG, BANG, BANG.

Sa vision est devenue trouble à force de coups et de lacérations. Table de chevet, draps, matelas, tête de lit, commode, murs : partout le sang, chaud le sang.

Tu étais là pour la violer. Rien ne garantissait que tu ne la tuerais pas si elle te laissait faire. Alors elle a tenté de t'agripper. N'y parvenant pas, elle t'a envoyé contre le mur de ses deux jambes. Elle s'est relevée et a pris la fuite. Mais tu l'as rattrapée dans l'embrasure de la porte, agrippée par les cheveux. Tu lui as dit de ne pas crier, alors elle s'est époumonée en hurlant : *À l'aide !* Douleur lancinante, tu l'as blessée d'un autre coup de couteau sous le bras en guise d'avertissement.

— Aahhh...

Elle a gémi, tu as craché :

— Je t'avais dit de pas crier !

Elle te faisait face. Coups d'œil rapides vers ta bouche et tes yeux, elle cherchait un indice dévoilé par les fentes. La pénombre, un feu dans les tempes, un tas d'angles morts l'empêchaient de distinguer quoi que ce soit.

Elle devait sortir d'ici et avertir quelqu'un. Elle t'a frappé à son tour, plusieurs fois. Elle a réussi à se

défaire de ton emprise et à traverser le salon. Bureau de travail, bibliothèque, livres, journaux intimes, sofa-lit, coussins, cadre de porte, laveuse, réfrigérateur, cuisinière, table et chaises : partout le sang.

Pénible traversée. Tu l'as rattrapée de nouveau et tu t'es cramponné à son corps nu. La lumière d'un lampadaire a jailli à travers une fenêtre de la cuisine, une lueur de désespoir. Le doute l'a avalée pendant que sa vie t'éclaboussait. Elle a régressé, l'enfance dans sa voix. Elle t'a supplié de la laisser partir.

Puis elle est parvenue à empoigner le châssis séparant la salle à manger de l'escalier. Elle s'est jetée dans les marches et a déboulé bizarrement. Plancher, murs, plafond, souliers, bottes, foulards, manteaux : partout le sang.

Elle a abouti sur le palier, où tu l'as étranglée. Tu lui as coincé la tête sous le bras pour l'étouffer, elle s'est débattue. Entre deux souffles coupés, elle t'a imploré :

— Donne-moi une deuxième chance... Je vais faire ce que tu veux.

Tu as lâché prise, mais rapidement, tu t'es rendu compte de sa ruse pour s'échapper. Elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour trouver de l'oxygène et te résister. À bout de souffle et dans une ultime tentative, elle a protesté :

— C'est pas juste !

Sa dernière pensée vouée à l'absurdité du moment. Elle était tellement fragile à côté de toi, elle ne se battait pas à armes égales. Tu l'as étranglée de tes deux mains et ta poigne anonyme est venue à bout de son

existence. Ta rage s'est butée contre son corps inerte, laissé pour mort à un mètre de la porte d'entrée la séparant du reste du monde.

Autour, la vie la quittait par jets, se fixant au décor, comme elle aurait souhaité qu'elle retourne à ses veines. À cette seconde, elle t'a imaginé apeuré, apercevant ton reflet dans le miroir suspendu juste au-dessus. Croiser ton regard de chien, l'écume plein la gueule. Elle aurait tant espéré reconnaître les contours de ton identité camouflée sous ton masque de coton *cheap*.

Mais l'urgence est ailleurs. Il faut encore survivre, trouver de l'aide. Faire vite.



Elle est animée par l'instinct, elle s'est battue animale. Elle n'a presque plus rien d'humain, sinon sa dignité. Toujours étendue sur le palier de l'escalier, elle sent ses sphincters lâcher.

— Faut que... faut que je remonte.

Elle parvient à se retourner et à monter les marches à quatre pattes. Gorge serrée, elle tousse et râle. Parvenue en haut, elle se relève difficilement, tient à peine debout, appuyée au mur. Halète, cherche son air. Elle entre dans la salle de bain et ouvre la lumière. Elle aperçoit son reflet dans la glace.

— Oh-mon-Dieu, oh-mon-Dieu, oh-mon-Dieu !

Ses cheveux collent sur sa peau couverte de plaies béantes. Son visage n'est plus tout à fait le sien. Il porte tes marques ; tu fais partie d'elle maintenant.

Elle s'assoit sur le siège de toilette et se vide. Elle se relève péniblement en s'appuyant sur le muret de la baignoire. Son bras, celui lourdement mutilé, ne coopère pas.

Elle perd conscience, tombe au fond du bain et se fracasse la tête sur l'acier émaillé. Bang ! Cuvette, stores, vanité, rideau de douche : partout le sang.

Le choc la ramène au réel. Elle ne veut plus se redresser. Non, elle voudrait dormir, se lever demain matin et que ce soit terminé, jamais arrivé. Mais elle habite seule, il n'y aura personne pour la sauver et elle va mourir là.

À bout de forces, elle se redresse pourtant, et perd la vision une fois debout. C'est tout noir. Elle titube et cherche à tâtons des repères. Elle retransverse son trois et demie dans l'intention de trouver son cellulaire sur sa table de chevet. Elle glisse dans son sang, tombe et se relève encore, et encore. Elle parvient à identifier où elle est par la texture des meubles et l'angle des murs. Elle veut vivre, et à chaque pas, elle meurt un peu plus.

Elle arrive à la table de nuit, tâtonne encore à la recherche de l'ostie de téléphone. Au moment de le saisir, elle s'échoue par terre, naufragée. Qui contacter en premier ? Alerter son ami Simon ou appeler à l'aide ? Elle retrouve à peine la vision et compose le 911. Sa voix est mécanique.

— Je - m'appelle - Stéphanie - Cardin - j'habite - au - 317 - rue - Michaud - Rimouski - je - viens - d'être - attaquée - au - couteau - chez - moi - je - perds - beaucoup - de - sang - dépêchez - vous.

On la garde sur la ligne jusqu'à l'arrivée des ambulanciers. Elle est calme, presque trop. Bien plus tard, elle apprendra que son appel a été classé factice. On a envoyé une patrouille pour la forme. On la pensait en psychose, en train d'halluciner un ennemi armé.

Sa tête s'incline vers son bras. Elle voit une mer d'hémoglobine, un océan. Elle essaie d'en ramasser les caillots pour mieux survivre.

Sa tâche s'interrompt. La porte s'ouvre au rez-de-chaussée. Elle panique et s'imagine que c'est toé qui reviens pour l'achever. Elle traîne sa carcasse sur le sol pour se cacher, mais sa coulée de sang la trahit.

Silence interminable. On n'entend plus que son souffle détraqué.

— Police!

— En haut! Je suis toute seule, y est parti!

Elle écoute les agents dire au loin : *C'est un vrai carnage. Ça prend du renfort.*

On la découvre nue et ensanglantée, étendue sur le dos, les jambes repliées sur elles-mêmes. On s'occupe d'elle, enfin. Sa tension artérielle est basse, elle n'a plus de pouls radial. La vie ne circule plus aux extrémités de ses membres. On lui demande de garder le contact avec les soignants et de ne pas regarder ses plaies, alors elle regarde ses plaies.

— Oh-mon-Dieu, oh-mon-Dieu!

La lacération à son bras, celle qu'elle tentait de rapailler, est large et profonde. Ça l'écœure.

On lui demande de s'asseoir pour la sortir d'ici. Vu la façon dont l'appartement est conçu, ce serait plus simple. Mais elle ne peut pas, elle ne peut plus. Elle se chie dessus et s'excuse. Elle a honte de perdre ce qui lui restait de dignité sous le regard des ambulanciers.

On l'emmène à l'extérieur, hors des tranchées de la rue Michaud. Un policier l'accompagne dans le transport de son corps charcuté.

— Stéphanie, reste avec nous, dis-moi on est quelle date aujourd'hui.

— Aucune idée, mais tu t'appelles Julien pis t'es venu à mon bal de bac avec Sarah.

Sa face est ébahie, il fige un instant.

— Heille, excuse-moi, Stéphanie... Je t'avais pas reconnue.

— Pas grave, je peux comprendre.

Elle n'a pas fait le compte encore des vingt et un coups de couteau – cinq reçus sur le côté droit de son visage, deux à travers son cuir chevelu, six sur ses bras, un sur son sein gauche, quatre sur ses deux mains, trois à l'intérieur de ses poignets – ni réalisé l'impact de la commotion cérébrale et de l'étranglement. Mais une chose est claire : elle est couverte de blessures, elle est une blessure.

Toé, quelle direction as-tu prise ? Souffres-tu à l'instant ? Prends-tu la mesure des gestes commis ? Peut-être es-tu enragé de constater les ravages inutilés, humiliés par sa désobéissance.



Elle reste éveillée et lucide pendant les premiers soins donnés à l'hôpital. À l'urgence, on la questionne sur sa douleur. Difficile à dire, son corps est étranger. Elle ne discerne plus ses tournants, ses ondulations, ses bordures et son périmètre. Elle ne sent plus son épiderme, son cuir chevelu et ses lèvres. Elle est une silhouette, une brûlure vive et engourdie.

— Mes dents... Est-ce que j'ai toutes mes dents ?

Elle les touche en même temps du bout des doigts et s'attarde sur une incisive dont la moitié est manquante. Par mesure de sécurité, on lui demande de ne pas bouger le cou et on lui pose un collet cervical. On panse délicatement ses plaies pour constater les dégâts du sinistre.

— Je m'appelle Mathieu.

Il la regarde droit dans les yeux. Elle, qui n'incarnait plus grand-chose d'autre qu'une volonté de conservation, un sauve-qui-peut, il y a moins d'une heure. Non, elle n'est plus cette chose qu'on tentait de posséder et de briser.

— Je suis résident en chirurgie et je vais m’occuper des lacérations sur tes bras pis ton visage. Je vais vérifier si t’en as d’autres ailleurs.

Chaque professionnel s’adresse à Steph avant de la soigner. Tellement vulnérable et marquée par l’horreur, elle donne la permission avant d’être manipulée. C’est si bienveillant, ça la touche profondément.

On recouvre les coupures de bandages et de points de rapprochement le temps que cessent les saignements.

— J’ai soif, j’ai soif... j’ai tellement soif, c’est atroce. Est-ce que je peux boire de l’eau ?

— Non, pas pour l’instant. On doit te garder à jeun pour faire différents tests. Voudrais-tu qu’on avertisse des personnes importantes de ton entourage ?

— Oui, ma mère pis mon ami, Simon Laberge.

— As-tu leurs numéros ?

Le cellulaire de Steph est une pièce à conviction et elle connaît seulement les coordonnées de sa mère par cœur, merde.

Entre-temps, Julien revient la voir et la questionne sur des éléments particuliers ou insolites qu’elle aurait remarqués chez elle avant l’agression. Steph mentionne ses observations (la clé dans le beurre, les stores, tout le reste), et il repart rapidement.

À plusieurs reprises, on lui spécifie de ne pas croiser les jambes. Elle ne sait pas pourquoi, elle s’en fout, elle doit les garder droites et parallèles. Seulement, elle en est incapable, c’est plus fort qu’elle. On dirait que son corps est terrorisé à l’idée d’être abusé, il se protège toujours. Automatisation.

— Stéphanie, je sais, c'est désagréable, mais tu vas devoir passer un examen gynécologique pour la trousse médicolégale.

Ça vient de quelque part au-dessus d'elle.

— Pas tout de suite, s'il te plaît. Je lui ai pas donné ce qu'il voulait de toute façon.

— C'est bon, mais va falloir le faire tôt ou tard. Ça pourrait servir, tu comprends ?

Steph a besoin de retrouver son espace personnel, de refermer la porte sur son intimité. Elle t'a combattu et t'a résisté, enracinée dans l'existence. Tu as perdu à la mort, elle a gagné à la vie.

27 mars 2016. Steph est victime d'une tentative de viol et de meurtre au cœur de la nuit. L'onde de choc réveille une blessure profonde autour d'elle et en elle-même ; l'histoire récidive. Puis une question brûle.

TOË, QUI ES-TU ? STEPH T'A COMBATTU ET T'A RÉSISTÉ. TU AS PERDU À LA MORT, ELLE A GAGNÉ À LA VIE.

Quête profonde de justice, hommage à ce qui pousse vers la lumière, ce roman explore les rouages d'une enquête et la trajectoire d'une victime face au système judiciaire.

Geneviève Rioux écrit cette fiction comme on suture des plaies pour les guérir. Le souffle retrouvé, puis retenu jusqu'à la dernière ligne, une question reste toutefois, telle une exclamation : « Qui meurt au moment de tuer ? »



Geneviève Rioux est doctorante en psychologie et écrivaine. Survivante d'une tentative de meurtre et d'agression sexuelle, elle dénonce cette violence à travers différents genres littéraires, où elle aborde l'adversité, la résilience et le rapport à l'intime.

